

Cyril Bouaziz

On ne prie pas  
pour des clous





## I

Il arrive que l'on croise une fille qui soit une chance merveilleuse ; et il arrive que l'on en croise une qui soit un véritable poison. Et personne ne peut dire, au moment de la rencontre, si on se retrouvera porté au ciel par la chance ou détruit par le poison. C'est la grande loterie du désir, la roulette russe de l'amour propre. Hubert Bouillon, lui, avait fait la connaissance de Charlie lors d'une soirée chez des musiciens d'une sorte de rock alternatif, et ce courant aurait au moins du le mettre sur la voie. Mais en la voyant, il n'avait pu retenir son désir. Elle était tout ce qu'il pouvait attendre d'une femme. Elle était belle, d'une beauté sauvage, métisse, dont sont revêtues les femmes libres. Car libre, elle l'était. Il l'avait bien observée dans la soirée, et avait compris que nul n'avait de prise sur elle. Il l'avait vue se frotter contre des mecs dans des danses indécentes, vider des verres comme un homme, rire aux éclats sans autre réserve que celles de ses cordes vocales. Charlie avait envouté

le Bouillon, mais loin de le porter au nirvana, elle allait l'aspirer dans un gouffre sans fond à côté de qui, l'enfer, fait office de balnéothérapie.

Au cours de la soirée, voyant Charlie un peu éméchée, Hubert avait pris son courage à deux mains et s'était discrètement rapproché d'elle. Au début, elle n'avait pas remarqué ce type sans envergure, mais la volonté d'Hubert était faite : il devait la séduire. Fort de cette pauvre résolution il s'approcha un peu plus de Charlie jusqu'à lui proposer de danser avec lui. Faut dire qu'Hubert n'était pas du genre à savoir danser et c'est sûrement cette gaucherie qui charma la vipère. Ivre, elle accepta volontiers et deux heures après cette malheureuse danse, elle lui faisait l'amour avec une sauvagerie qui frôla la démence. Même au bord de la plus élémentaire jouissance, Hubert cru y laisser sa peau. Charlie était une prêtresse vaudou et le sortilège qu'elle venait de lui jeter, dès lors, n'eut de cesse de le détruire, jusqu'aux drames qui allaient faire de lui le complice des instincts les plus vils. Hubert venait de se piquer et malgré une petite expérience de la vie, il n'était pas vacciné contre ça. Charlie était un poison trop puissant pour lui mais qu'importe car quand on a envie de baiser, on n'a pas envie de raisonner. Hubert avait baisé Charlie et c'était bien ça qui comptait le plus pour lui, pour l'instant.

Le matin, au réveil, Charlie avait disparu. Hubert n'en fut pas plus étonné que ça. Il l'avait vue dans la soirée, plus libre que l'air, et savait qu'une telle femme

ne s'encombre pas de protocoles. Il savourait le moment présent, sentant sur ses draps l'odeur de sa prêtresse, profitant du confort mental qu'offre une nuit d'amour. Il fermait les yeux et revoyait les courbes envoutantes de Charlie se déhancher devant lui dans une sorte de mirage incandescent. Il la voyait jouer avec son corps sans autre retenue que celle due à son état de femme. Et pour parfaire le souvenir de cette nuit étrange, il pouvait mentalement se saisir d'une photo d'elle qu'il avait vue chez ses potes musiciens sur laquelle elle jouait subjectivement avec un godemiché doré. C'était l'image qu'il garderait d'elle, admettant, avec lucidité, qu'il n'avait été pour elle qu'un objet de désir. Mais qu'importe, au fond, puisqu'elle l'avait fait jouir.

Les jours suivant se passèrent ainsi pour Hubert, entre volupté et désir. Il savourait l'instant passé avec Charlie mais déjà, chaque parcelle de ce souvenir l'entraînait vers le désir de le revivre. Et lorsqu'un soir, en rentrant chez lui, il trouva accroché à sa porte un bout de papier sur lequel était écrit, avec autorité, ces mots auxquels on rêve mais qu'on ose imaginer, son cerveau explosa de joie. « Tu me manques Hubert. A bientôt. Charlie. » Des mots simples mais tellement explicites. Hubert n'avait pas vu venir le coup. Les mots de Charlie commençaient à lui faire entrevoir l'état du désastre dans lequel il allait inexorablement plonger.

Car sans se l'avouer, Hubert avait souffert ces

derniers temps. Non pas que sa vie ait été plus désastreuse que d'habitude mais un manque inexplicable était venu se loger juste derrière ses côtes, à la place du cœur. Charlie avait réveillé le démon romantique chez ce type, et comme tout démon, il se régala de lui bouffer les viscères.

Dans sa vieille caisse pourrie tournait une cassette qu'il avait enregistrée un soir où la radio retransmettait en direct un concert du festival de Vic-Fezensac. Une espèce de salsa qui roulait bien ; en tout cas bien mieux que sa caisse.

Dans la rue des enfants dansaient, sans musique. C'était un matin chaud, illuminé par un ciel sans nuages ; un matin d'une clarté trop pure pour être tout à fait honnête. Il passa devant un magasin de pompes et se dit qu'il faudrait qu'il s'en paye une bonne paire. A force de marcher, les siennes commençaient à battre de l'aile et c'était jamais bon signe. Tout à coup, là, sortant d'un salon de coiffure, il la vit. C'était elle ; aucun doute n'était possible. Le brushing impeccable, la cambrure parfaite, et cette touche de mélancolie qui lui allait si bien. Hubert pensa tout de suite à son cœur. La blessure était là, devant lui, arpentant le bitume comme un souvenir d'enfance la mémoire, dans un flou rassurant. Mais que faire ? S'arrêter pour lui parler ? Il faut du courage pour ça et Hubert en manquait terriblement bien sûr. Charlie tourna au coin de la première rue, et le Bouillon continua sa route. Il l'avait manquée ; de peu. La musique

ondulait et les formes de Charlie se callaient sur son rythme dans la tête du chauffeur. Hubert arriva au boulot, encore en retard. Il était loin de savoir que c'était la dernière fois qu'il entra dans ce bar aussi sereinement. Sa vie avait basculé sans qu'il s'en rende compte, comme on meurt d'une balle perdue.

Les deux mecs qui venaient d'entrer dans le bar étaient des flics. Hubert n'avait même pas eu besoin de lever les yeux sur eux pour le savoir. C'est bizarre mais ça à comme une odeur, un flic. Ils s'installèrent au comptoir, comme des clients, et Hubert se rapprocha d'eux pour prendre leur commande, sans pour autant se presser car il savait que même s'il devrait faire l'effort de leur servir à boire, ce n'était pas pour ça qu'ils étaient là les deux labradors. « Messieurs ? » Hubert faisait trainer le suspens. « Deux bières. » Eux aussi.

C'est le costaud qui avait répondu. Sûrement parce qu'il avait plus soif que l'autre. Hubert déposa les bières devant eux et l'autre keuf, avant qu'il ne reparte, l'interpella logiquement.

« Dis-moi, Hubert, tu connais pas cette fille ? » C'est toujours super bien renseigné un flic. N'allez jamais essayer de leur faire croire qu'ils se plantent. Hubert accepta donc sans broncher.

Le petit keuf avait sorti une photo de la poche de sa veste et l'avait faite glisser sur le zinc. Hubert posa les yeux sur la photo. Son cœur s'arrêta de battre. C'était elle. Charlie ! Et en plus, sur la photo elle

semblait gênée. Rien à voir avec celle du godemiché. Sûrement une vieille photo. Hubert se ressaisit.

– non, j’vois pas. Désolé.

Et il repartit au fond du bar essayer des verres. Pour les larmes, il les essuierait plus tard. Fallait pas donner d’indice, surtout pas à des flics.

Hubert regarda les deux barils de loi emporter le souvenir de Charlie contre leur cœur et sortir du bar ; il tira une cigarette du paquet qui trônait dans la pochette de sa chemise, se l’alluma, et se délecta de cette bouffée d’air pure. Si les keufs en avaient après Charlie ce n’était sûrement pas bon signe. Soit ils avaient retrouvé son cadavre en train de croupir dans le canal, soit elle était recherchée pour un truc qu’il ne valait mieux pas savoir. Et comme il venait de la voir une heure plus tôt, il écarta rapidement la première hypothèse. Hubert revoyait la photo qu’ils lui avaient montrée ; il la revoyait, une mèche de cheveux cachant son œil gauche, le regard absent mais si plein de mélancolie qu’il en devenait unique, pendant qu’autours d’elle les gens se sentaient bien. Sûrement une photo prise lors d’un repas de famille. Mais cette famille, connaissait-elle vraiment Charlie ? Hubert se posa la question et en conclut qu’une nuit avec elle ne lui donnait pas le droit de la connaître. Et puis, avec cette histoire de keufs, il ne valait mieux pas trop la connaître, cette fille ; aussi désirable soit-elle. Pendant qu’Hubert restait plongé dans ses fantasmes, la porte du bar s’ouvrit. Une meuf sortit tout droit d’un

épisode de Mad Max entra dans le bar. Mais malgré son apparence, Hubert ne fut pas surpris de la voir là ; Androgine était une habituée. Tous les jours elle venait prendre sa cuite avant d'aller casser la gueule aux mecs dans la rue. Les gens d'ici l'appelaient Andro pour faire plus court ; comme un diminutif. En fait, elle avait un diminutif à son surnom ; la grande classe. Andro donc, se fixa au bar. Elle appela Hubert, qu'elle ne respectait pas, pour qu'il lui mette sa première dose. Elle avait l'air plus énervée que d'habitude. Et, déjà qu'elle n'aimait pas beaucoup le Bouillon, alors si en plus elle avait une raison de se chauffer avant que les autres clients n'arrivent, Hubert pouvait être sûr qu'il allait dérrouiller. Il lui posa son verre devant elle et ne lui laissa pas le temps de l'attraper. Il était reparti dare-dare se caler au bout de son comptoir rejoindre ses rêves et ses cauchemars.

Andro picolait, Hubert rêvait, une journée somme toute banale si les flics n'étaient pas venus la pourrir avec leur interrogatoire. Qu'est-ce qu'elle avait bien pu faire ? Cette question commençait à hanter Hubert. Et comme un con, tu peux être sûr qu'il allait essayer d'y répondre. C'était toujours pareil avec lui, dès qu'il était question de se foutre dans la merde, généralement on pouvait compter sur lui.

Hubert finissait son service à sept heures du soir. Alors quand Vince, qui devait le relayer, se pointa défoncé, à plus de huit heures, Hubert eut les boules. Mais il n'avait pas vraiment la tête au scandale. Le bar

était désormais plein, apéro oblige. Hubert en aurait bien bu un, mais pas ici. Il choisit de rentrer à pied, c'était plus adapté. Dans la rue, les passants de l'après finissaient leurs rondes commerciales. Hubert ne pensait à rien. Il visitait mentalement sa vie comme un chien qui cherche un endroit pour pisser ; un bien sale où tout le monde est passé. Tout à coup, son œil fut attiré par une photo sur un journal : c'était elle. Sans réfléchir il pénétra à l'intérieur de la boutique et y acheta le canard en question. Tout ça commençait à devenir aussi inquiétant qu'intriguant. Il ressortit dans la rue et ne perdit pas de temps. Il se jeta sur l'article et comprit pourquoi les flics voulaient en savoir plus sur Charlie. Par contre s'ils avaient fait le lien entre lui et elle, il était vraiment mal barré.

L'article :

« C'est dans la nuit de samedi à dimanche que le drame a eut lieu. Tout semblait se passer comme d'habitude à la Miroiterie, un lieu festif de la capitale où se retrouvent souvent jeunes paumés et anciens punks, quand la soirée tourna à l'hécatombe. En effet, vers minuit, probablement sous l'effet d'une consommation d'alcool excessive, une jeune femme sortit de son sac une arme de poing, un Block 17, et arrosa la salle de ses balles mortelles. Dans la panique, les clients prirent la fuite comme ils le purent mais pas moins de sept d'entres eux n'eurent pas la chance d'échapper à leur macabre destinée. Ils tombèrent morts sous la folie meurtrière de la jeune femme.

Tandis que le sang chauffé par la poudre jaillissait des plaies creusées par les balles, la belle rechargeait son revolver et continuait son œuvre maléfique. Et c'est ainsi qu'elle fit tomber d'autres proies ; douze au total. Enfin calmée, la jeune femme, rangea dans son sac son arme et quitta le bar comme si de rien n'était, accompagnée par les lamentations assourdissantes de ceux qui ne voulaient pas mourir ; lamentations vaines à ce jour. D'après nos informations, cette jeune femme se prénomme Alexandra et serait la muse du groupe Les Marie Salope, un groupe de punk garage bien connu des spécialistes. Interrogés, les membres du groupes affirment ne pas savoir où elle se trouve. Une enquête est ouverte et nous vous tiendrons évidemment informés de son avancée. Voici une photo de cette Alexandra. Tous renseignements pouvant faire avancer l'enquête seront les bienvenus. Car tant que cette meurtrière sera en liberté, c'est la sécurité de tous qui sera menacée. »

Hubert n'en revint pas. Il lui avait pourtant semblé, en voyant la photo, qu'il s'agissait bien de Charlie. Cette Alexandra lui ressemblait comme deux gouttes de cyanure. Et puis il se trouvait que ses potes étaient le groupe en question. Ça collait trop bien pour qu'il en soit autrement. Hubert regarda ses pompes ; il fallait vraiment qu'il en change.

Le lendemain matin Hubert s'éveilla avec difficulté. Même s'il ne se souvenait pas de ses rêves il savait, à la lourdeur de son esprit, qu'il avait passé une

nuit agitée. Il sortit de son lit et enfila sa Djellaba. C'était son jour de repos et comme d'habitude il trainerait toute la journée dans son appart vêtu de son seul souvenir du Maroc. Tandis qu'il se préparait un café nécessaire, il ne put s'empêcher de revivre les sensations de la veille. Il jeta un œil sur le canard posé sur la table du salon et toute cette putain d'histoire lui glaça le sang. En même temps qu'il regardait le canard, son regard se dirigea instinctivement vers son lit. Car s'il ne connaissait pas cette Alexandra, c'était bien dans ce pieu qu'il avait rencontré Charlie, que leurs corps s'étaient recouverts de sueur, qu'ils avaient franchi la limite de la décence. Malgré la crainte d'être tombé sur une psychopathe, Hubert ne pouvait se débarrasser du merveilleux souvenir de cette nuit. Et au fond, il ne souhaitait qu'une chose : la revoir. Le café prêt, Hubert alla se poser dans un des deux fauteuils de son salon minable. Au passage il attrapa le canard ; il voulait lire et relire l'article. Il voulait s'imprégner de la photo pour comprendre ce qui l'avait trompé. Elles se ressemblaient tellement. Un morceau de Django se défoulait dans les enceintes D'Hubert, et la photo, la même que celle des flics, envahissait le cerveau spongieux de ce pauvre Bouillon qui cherchait en vain à comprendre l'impensable, quand on frappa à sa porte. Hubert sursauta. C'est qu'il n'était pas habitué aux visites. Surtout le matin. A la limite, le soir, un copain alcoolique, mais le matin, jamais. Il réajusta sa Djellaba et se dirigea vers

l'entrée. Il déverrouilla la porte et l'ouvrit. Son cœur s'immobilisa. Elle se tenait devant lui, les yeux dévastés par les larmes. Il comprit qu'elle avait besoin de lui. Et malgré son inquiétude, il la fit entrer avec joie.

Ils se tenaient tous deux dans un silence plein de lassitude. Leur premier réflexe avait été de faire l'amour. Non pas qu'Hubert fut un dieu de la baise, mais ce n'était pas le meilleur des psychologues. Et puis, à choisir. Surtout que par chance, il avait réussi à trouver quelques trucs qui plaisaient à la fille ; bien qu'il ne fut pas un beau parleur, il savait avoir la langue bien pendue. Mais déjà, le temps des frissons était loin. Ils étaient face à face, chacun scrutant sa tasse de café fumante comme leurs cerveaux malades. Ils ne pouvaient baiser tout le temps, il allait bien falloir se parler. Mais par où commencer ? Hubert avait bien une tonne de questions à poser à Charlie mais ce n'était pas le genre de la maison. Il préférait se les garder pour plus tard manière d'avoir une bonne raison de se sentir mal. Tout à coup, il surprit le regard de Charlie se poser sur le canard. Il ne pouvait plus reculer. Il fallait que ça sorte. Elle ne lui laissait pas le choix :

« les keufs sont venus me voir hier au bar. Ils cherchaient des renseignements sur cette meuf. Au début, j'ai cru que c'était toi. » Charlie le regardait, et jamais ses yeux n'exprimèrent autant la compassion. Elle comprenait qu'elle venait de plonger ce pauvre

Hubert dans une merde dont il ne pourrait se sortir. Elle voyait bien qu'elle était tombée sur un brave type. Un peu perdu mais brave. Oh, attention, pas brave dans le sens courageux, ça non, brave comme on l'entend dans le midi. Mais pouvait-elle faire autrement ? Elle avait besoin d'un complice. Et c'était tombé sur Hubert. Alors, elle crispa son regard, ses yeux devinrent plus perçants, et du bout des lèvres, elle décida de le sacrifier : « tu sais, Hubert, cette fille : c'est bien moi. », et elle posa sur la table à côté de son café, un Block 17 tout aussi fumant que sa dernière réplique. Hubert sentit alors qu'il ne pourrait pas se retenir de pleurer. Il avait trop peur.

« j'aimerais prendre un bain maintenant. » Mais Hubert n'avait pas de baignoire. « j'ai qu'une douche, c'est par là. » Charlie se leva de sa chaise et se dirigea vers la salle de bain. Hubert ne la suivit que du regard, voyant pour la première fois dans ces courbes généreuses sur lesquelles il avait tant fantasmé, le corps d'une meurtrière. Ce n'est pas qu'elle l'excitait moins, mais il était passablement refroidi par l'idée que sur une blague mal comprise il risquait lui aussi de se faire dessouder. Ce n'était pas une fille comme les autres Charlie, c'était bien une psychopathe. Charlie disparut dans la pièce d'eau, Hubert n'avait plus que le flingue comme moyen de penser. Il le regardait avec insistance. La peur se mêlait à la passion. Il avait envi de tenir cette arme. Mais à quoi bon prendre des risques inutiles. Ce flingue avait déjà

tué, au minimum douze personnes et ce n'était pas le moment de faire la connerie de foutre ses empreintes dessus. Hubert raisonnait bien. On frappa à la porte, Hubert se jeta sur le flingue et le fourra dans le tiroir de la table. Et par ce simple geste finalement irraisonné, il devint le complice évident dont avait rêvé Charlie. On frappa de nouveau à la porte. C'était fou comme en une matinée il passait plus de monde chez lui qu'en deux ans qu'il habitait là. Et Hubert n'était pas vraiment rassuré par ce sursaut de notoriété ; pas du tout même.

Soit que Hubert ait pris trop de temps, soit que la personne derrière la porte fut très impatiente, toujours est-il qu'elle frappa de nouveau, avec plus de force. Hubert n'avait plus le choix, il fallait qu'il aille ouvrir la porte. Il pris soin de mater par l'œilleton qui pouvait être cet intrus de dernière minute, mais comme la lumière du corridor ne fonctionnait plus depuis des lustres, il eut le plus grand mal à deviner qui se cachait derrière cette silhouette robuste qu'il voyait se dessiner dans l'embrasement du couloir. A priori, il s'agissait d'un homme, ce qui ne le rassura pas du tout. Tandis qu'il tournait la clé dans la serrure pour libérer son nouvel hôte, Hubert essayait de trouver une parade au cas où. Dans sa tête se chevauchaient des milliers de stratégies mais la seule qui s'imprimait réellement restait la solution du revolver ; si jamais il sentait un danger, il faudrait qu'il tire ; c'était une évidence. La porte s'ouvrit et

Hubert découvrit en effet un homme, plutôt jeune, assez grand et bien bâti, voire un peu gros, la tête rasée avec comme seule expression d'une fière pilosité, une petite barbichette accrochée au menton. L'homme ne sourit pas, Hubert restait sur son choix stratégique.

« c'est pourquoi ? » Hubert trouvait cette question plutôt bien placée. « je sais qu'elle est là, et je veux la voir. » Là, Hubert commençait à croire que tant que cette fille serait près de lui, il collectionnerait les emmerdes. Mais il fut aussi rassuré de voir que la visite ne lui était pas directement destinée. Sans elle, il pouvait s'imaginer être tranquille. Il suffisait qu'elle parte. Ce n'était pas si compliqué que ça. « Je vois pas de qui vous me parlez. Je suis désolé. » Et comme il allait refermer la porte comme pour se débarrasser d'un colporteur, l'autre, non satisfait de la réponse de son client, posa sa grosse main bien à plat sur la porte et empêcha ainsi Hubert d'aller jusqu'au bout de son intention. « je crois qu'on s'est pas très bien compris ; je sais qu'elle est là et je veux la voir. Je te demande pas l'autorisation du con. » Là, Hubert comprit que l'autre n'avait aucune considération pour sa personne ce qui l'émut un peu. Certes, il n'occupait pas les premiers rangs, mais il avait tout de même un peu de fierté. Il voulait bien rendre service mais fallait pas non plus trop lui marcher sur les pompes ; surtout dans leur état. Le nouveau venu poussa la porte énergiquement de sorte qu'Hubert se retrouva

instantanément dans son salon. Il s'affala dans un fauteuil, c'en était trop pour lui.

La brute s'appelait Josselyn ; Cyrille Josselyn. C'était une sorte d'écrivain superficiel qui avait eu beau s'entourer des meilleurs services de presse, n'avait pas vraiment réussi à décoller. Son bouquin ne se vendait pas, ce que Cyrille ne voulait surtout pas voir. Pour lui, il avait trouvé l'écriture du vingt et unième siècle, un peu comme Céline celle d'avant, et quand on s'est persuadé de ça, c'est sûr qu'il est compliqué d'accepter les obstacles de la vie. Cyrille Josselyn était un orgueilleux, et comme son roman était le meilleur du moment, l'amour entre Charlie et lui était une évidence.

A l'instant où l'auteur de Yannis, c'était le titre de son roman, titre au combien profond et plein de sens, allait se mettre à chercher dans l'appartement d'Hubert sa fiancée, Charlie apparut vêtue d'une serviette de bain blanche. Le contraste avec le brun de sa peau avait immédiatement bouleversé Hubert. Mais il préféra ne pas faire la remarque de peur d'irriter un peu plus cette brute d'auteur sans succès.

« qu'est-ce que tu fous à poil, putain ? » Pour Cyrille, la tenue de Charlie était un coup de poignard dans son orgueil. « Bonjour, Cyrille. Et toi ? Que fais-tu ici ? » Charlie ne prit pas le temps d'attendre la réponse de l'auteur et elle se retira de nouveau dans la salle de bain histoire d'y finir son habillage. Hubert regardait la scène d'un œil craintif. Il savait que c'était